

Aux sources de la révolution républicaine (1962-1970) au Yémen

François Burgat, Marie Camberlin

► **To cite this version:**

François Burgat, Marie Camberlin. Aux sources de la révolution républicaine (1962-1970) au Yémen. Abdallah Hammoudi- Rémy Leveau Institut Français des Relations Internationales, Institut des Etudes Transrégionales, Université de Princeton. Les monarchies arabes : transitions et dérives dynastiques, La Documentation Française, pp.121,140, 2002. <halshs-00142172>

HAL Id: halshs-00142172

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00142172>

Submitted on 17 Apr 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

François BURGAT et Marie CAMBERLIN

Centre français d'archéologie et de sciences sociales de Sanaa (CEFAS),

Aux sources de la révolution républicaine (1962-1970) au Yémen

Les monarchies arabes, Institut Français des Relations Internationales,
Institut des Etudes Transrégionales, Université de Princeton, La
Documentation Française, Paris, 2002, pp. 121-140

CENTRE FRANÇAIS
D'ARCHEOLOGIE
ET DE SCIENCES
SOCIALES DE SANAA



المعهد الفرنسي
للآثار والعلوم
الاجتماعية بصنعاء

Résumé : Comment la première république de la péninsule Arabique est-elle née ? Pourquoi une monarchie plus que millénaire est-elle, le 26 septembre 1962, entrée dans une phase de convulsions qui devait, à l'aube des années 1970, conduire à son effacement alors qu'à quelques centaines de kilomètres plus au nord, dans l'Arabie des Sa'ûd et la Jordanie du roi Husayn, ou encore, à quelques milliers de kilomètres à l'ouest, dans le royaume d'Hasan II du Maroc, l'assise sociale des royalistes résistait à toutes les tentations républicaines ?

Abstract : How was born the first Republic of the Arabian peninsula ? Why did a monarchy more than thousand-year-old, entered, on September 26, 1962, a phase of convulsions which , at the dawn of the years 1970, lead to its abolition whereas a few hundred kilometres more in the north, in Arabia or in Jordan, the social base of the royalists resisted all republican temptations?

Comment la première république de la péninsule Arabique est-elle née ? Pourquoi une monarchie plus que millénaire est-elle, le 26 septembre 1962, entrée dans une phase de convulsions qui devait, à l'aube des années 1970, conduire à son effacement alors qu'à quelques centaines de kilomètres plus au nord, dans l'Arabie des Sa'ûd et la Jordanie du roi Husayn, ou encore, à quelques milliers de kilomètres à l'ouest, dans le royaume d'Hasan II du Maroc, l'assise sociale des royalistes résistait à toutes les tentations républicaines ?

Une double hypothèse dialectique sous-tend les éléments de réponse proposés dans les pages qui suivent. La monarchie Hamîd al-Dîn¹, née de la restauration, à la fin du 19^e siècle par l'imam al-Mansûr Muhammad Yahyâ Hamîd al-Dîn (qui prend le pouvoir en 1890²), de l'imamat zaydite alors en pleine décomposition³, s'est repliée, bien plus tôt que ses homologues arabes soumises à la présence coloniale occidentale, sur un protectionnisme crispé. En 1918, au lendemain de son succès sur « l'envahisseur turc », le titulaire du trône Yahyâ Hamîd al-Dîn qui succède à son père l'imam al-Mansûr en 1904, a manifestement mal apprécié la portée et l'universalité de la dynamique de modernisation. Parce qu'elle était véhiculée par le monde extérieur, il l'a trop vite assimilée aux seuls « excès libertaires » des Jeunes Turcs. Là où les peuples colonisés faisaient une lecture plus ambivalente des influences étrangères et de la nature des technologies politiques ou matérielles qu'elles véhiculaient, Yahyâ ne voulut voir que le spectre de la domination dont il venait de s'affranchir. Lorsque le journaliste syrien Nazih Mu'ayyid al-'Azm pose en 1926 au ministre des Affaires étrangères de l'Imam la question de savoir pourquoi les routes ne sont pas goudronnées, celui-ci lui répond : « Parce que l'expérience qu'ont les Yéménites des routes, c'est qu'elles servent surtout à convoier les troupes des envahisseurs »⁴. La monarchie yéménite est sans doute décédée de s'être lancée dans un combat illusoire : moins celui de résister à une opposition politique que celui de freiner, voir d'interdire la montée de la marée modernisatrice qui gagnait ou avait alors gagné irrésistiblement le reste du monde arabe. On résiste à un mouvement

¹On s'y réfère également à partir de Yahyâ, comme à la monarchie « mutawakkilite ». En fait, cette appellation n'est devenue officielle que le 7 juin 1948, date à laquelle l'imam Ahmad l'a faite adopter pour rendre hommage à la titulature de son père, al-Mutawakkil 'alâ Allah, qui venait d'être assassiné.

² Lui-même descendant de l'imam al-Mansûr Qâsim qui avait contribué à mettre fin à la première occupation ottomane.

³ Cf notamment Mutahar, 1947.

⁴ Al-'Azm, 1985, p. 173.

politique d'opposition, on ne résiste pas, selon l'heureuse formule de Leigh Douglas, à une « tendance générale de l'histoire »⁵.

Ce premier axe de lecture doit toutefois être manié avec prudence. La victoire républicaine apparaît, avec le recul, comme fragile et relative. Derrière la rhétorique révolutionnaire des vainqueurs, la chute de la monarchie, le 26 septembre 1962, n'apparaît pas vraiment comme le produit inéluctable d'une modernisation en profondeur de la société, qui aurait sapé les appuis d'un système devenu archaïque. Elle ressemble tout autant au succès, pas nécessairement « idéologique » et certainement pas irrésistible, d'une « tribu républicaine », soutenue au demeurant de manière décisive par l'étranger, sur un système monarchique certes affaibli par ses erreurs mais encore bien loin de s'être effondré. La République fut en fait le fruit d'un putsch militaire autant que l'aboutissement d'un véritable processus révolutionnaire. Malgré l'importance remarquable des acquis intellectuels du mouvement réformiste, le confinement de la révolution des esprits à une mince élite éclairée explique que la République n'a de toute évidence pas amené dans ses bagages la modernité politique. La fragilité de sa victoire, et le fait que pendant plusieurs années sa survie ne dépendra que d'une envahissante tutelle étrangère, laisse entrevoir la longueur de la route que devra parcourir le régime né en 1962 avant de pouvoir s'appuyer sur une culture populaire en symbiose avec les ambitions de ses énoncés républicains. Est-il donc vrai que, dans les replis montagneux du Yémen du Nord, « Personne ne combattit le tyran, si ce n'est le tyran lui-même, et le temps... »⁶ ?

⁵ Douglas, 1987, p. 239.

⁶ Zubayrî, 1983, p.7.

1. UN POUVOIR NATIONALISTE, RELIGIEUX ET « ISOLE »

1.1. Les dichotomies du « Tibet de la mer rouge »

Le plus évident des particularismes de la seule république de la péninsule Arabique résulte avant tout du double dualisme de son histoire et de sa géographie physique. La coupure politique entre Sud et Nord n'a certes pas existé de tout temps. Cependant, la frontière naturelle entre les hauts plateaux du Nord, difficiles d'accès, et les plaines côtières, plus naturellement ouvertes aux influences et aux échanges avec l'extérieur⁷ a toujours eu des répercussions sur la géographie sociale. Au Nord, le zaydisme, doctrine du pouvoir, a également constitué un facteur de différenciation avec les populations chaféites du Sud et du « Yémen moyen »⁸ légèrement plus nombreuses⁹.

Le « Yémen »¹⁰ n'a pas connu de modernisation brutale résultant d'une occupation étrangère. Tout au plus a-t-il subi une double présence ottomane, de 1539 à 1635/6 d'abord, de 1872 à 1918 ensuite ; mais sans que celle-ci soit relayée au départ de la "Porte" par une présence coloniale occidentale. Le régime des imams mutawakkilites a tout de même fondé une large partie de sa légitimité sur les ressources du nationalisme en se débarrassant de « l'occupant turc ».

Au Sud en revanche, une présence britannique précoce, de 1839 à 1967, a contribué à parfaire l'ouverture d'Aden, et dans une bien moindre mesure de son arrière-pays, aux influences régionales et internationales.

1.2. Naissance et méthodes de fonctionnement d'une monarchie absolue.

Par le traité de Da'ān en 1911, les Ottomans reconnaissent l'autorité administrative, juridique et fiscale de la monarchie sur l'ensemble des territoires zaydites. La monarchie mutawakkilite fait très vite le choix (sans doute réactionnel, au sortir de cette seconde occupation ottomane) d'une politique particulièrement isolationniste.

⁷Le Sud et les côtes avaient logiquement bénéficié de divers apports migratoires, notamment de l'Inde.

⁸L'expression désigne généralement Taz et sa région sud, la Hujjariyya.

⁹La population totale du royaume est alors estimée entre 3, 5 et 4,5 millions, soit le double de la population de tout le reste de la péninsule Arabique.

¹⁰Au sens où cette appellation désigne la partie du pays qui était sous l'autorité des imams zaydites.

1.2.1. L'héritage zaydite : entre légitimité religieuse et méritocratie.

La dynastie Hamîd al-Dîn, qui va prendre officiellement fin le 26 septembre 1962 avec l'entrée dans Sanaa des chars des Officiers Libres puis, plus définitivement, le 23 mars 1970¹¹, avec la résignation de l'imam Muhammad al-Badr, est l'héritière d'une histoire particulièrement longue. Fut-ce avec des fortunes diverses, les imams zaydites ont régné sur le Yémen pendant plus de 1000 années¹².

C'est en 897/98 que Yahyâ b. al-Husayn al-Rassî (qui se donne le titre d'al-Hâdî ilâ'l- Haqq) fonde un imamât¹³ qui tire son nom de celui de l'imam Zayd b. 'Alî Zayn al-Abidîn b. al Husayn (mort en 740), descendant de 'Alî b. Abî Tâlib, le gendre du Prophète. Un nombre substantiel de qualités sera peu à peu exigé des candidats à l'imamat. L'ascendance au prophète par 'Alî et Fatîma et Hasan et Husayn est la toute première, ce qui limite les postulants au cercle des familles de *sayyid*. Il faut ensuite avoir divers talents¹⁴ : être un homme, adulte, libre, bon, généreux, craignant Dieu, sain de corps et d'esprit, bon cavalier et administrateur avisé. Il faut être un *mujahid*, valeureux au combat et un *mujtabid*, versé dans les sciences religieuses. Ce système valorisant l'excellence conférait une autonomie relative au collège des *sayyid* dans son choix du prétendant. En théorie, la doctrine zaydite revêtait en ce sens une dimension « moderne » puisqu'elle ne reconnaissait pas le principe dynastique. Dans la pratique, la procédure n'étant pas suffisamment précise, les transitions, sous couvert théorique de la « méritocratie », s'opéraient plus trivialement selon le simple rapport des forces en présence.

1.2.2. Diviser pour régner : l'exploitation des hiérarchies sociales

La hiérarchisation sociale du Yémen a longtemps freiné les mobilisations d'ampleur nationale. Logiquement, l'un des grands défis des promoteurs de la modernisation sociale et politique sera donc de parvenir à en relativiser les effets¹⁵. Au sommet de la société trônent les

¹¹ Conclusion d'un accord de paix entre royalistes et républicains à Djedda.

¹² Sur le zaydisme et son ancrage au Yémen, cf. notamment Arendonk, 1960 ; Laoust, 1983 ; Obermeyer, 1982 ; Renaud, 1984 ; Strothmann, 1973.

¹³ Petit-fils de Qâsim al-Rassî (mort en 860) qui instaura la doctrine du zaydisme telle qu'elle est toujours appliquée aujourd'hui.

¹⁴ Cf. notamment Serjeant et Lewcock, 1983, p. 77.

¹⁵ Sur la stratification et la ségrégation sociale au Yémen cf. Chelhod, 1984, « Les structures sociales et familiales », p.15-37 ; Dresch, 1993 ; Mermier, 1997.

« hachémites », descendants du prophète, *sayyid* ou *sharif*, les « *awlâd al-batanayn* », « fils des deux ventres » de Hasan et de Husayn émigrés au Yémen lors de la fondation de la dynastie zaydite. Seuls à pouvoir prétendre à l'imamat, ils seront donc longtemps les véritables challengers des imams. Ces *sayyid* jouxtent dans la hiérarchie sociale les *qâdî*, aristocratie du savoir juridique ou du pouvoir bureaucratique. Ces « juges » sont d'autant plus proches du détenteur du pouvoir qu'ils ne peuvent pas, *intuitu personae*, le menacer. Ils sont en revanche assez logiquement enclins à contester un système qui les écarte de la voie royale de l'imamat¹⁶. Viennent ensuite les membres de plusieurs centaines de tribus. Ces tribus sont au Nord, majoritairement regroupées en deux grandes confédérations Hâshid et Bakîl, un temps nommées « les deux ailes de l'imamat »¹⁷. Ces hommes seront longtemps les seuls guerriers du pouvoir central. Ils peuvent également être des *'arabî*, ces membres de l'élite citadine qui se définissent par leur ascendance tribale. Hiérarchiquement inférieurs aux hommes de tribus dont ils sont dépendants, on trouve ensuite, en milieu rural au moins, les commerçants. A Sanaa en revanche, certaines catégories de commerçants ont, elles aussi, rang d'élite urbaine¹⁸. Aux marges de la hiérarchie sociale, viennent alors les *banû al-khums* qui exercent des professions jugées infamantes (barbiers-coiffeurs, tanneurs, musiciens, bouchers ...), la communauté juive « protégée »¹⁹ et enfin les *akhdâm*, quasi « caste » intouchable de serviteurs, dont la couleur de la peau tendrait à indiquer que leurs ancêtres seraient venus de l'autre côté de la mer Rouge²⁰.

Cette auto-division de la société fut à l'origine de revers pour tous les révolutionnaires qui firent l'erreur de la sous-estimer. Entre tous, un clivage émerge : celui qui oppose l'intelligentsia modernisatrice révolutionnaire hachémite et les hommes des tribus. L'hostilité réciproque recoupe le clivage entre ruralité et urbanité (*badar wa baydâ'*, villes et campagnes) dont l'exploitation demeurera longtemps, sans

¹⁶ Tout comme les *sayyid*, les juges vivaient souvent dans les agglomérations urbaines ou dans les enclaves protégées (*bijra*, « sanctuaire zaydite pourvu d'une protection tribale », Mermier, 1997, p. 33). Si l'on acquiert en théorie le titre de juge par le savoir, il deviendra souvent, dans la pratique, héréditaire. Le clivage *sayyid-qâdî* recoupe également l'appartenance respective aux Arabes du Nord (*Adnan*), s'opposant aux Arabes du Sud, (descendants de *Qahlan*).

¹⁷ Cf. le dictionnaire des tribus yéménites, al-Muqhaffi, 2002 ; Abû Ghânim, 1990.

¹⁸ Les commerçants urbains ne peuvent dès lors être considérés comme un groupe de statut. Cf. Mermier, 1997.

¹⁹ Ils sont estimés entre 60 000 et 90 000 avant leur départ massif au lendemain de la création de l'Etat d'Israël. Cf. Kuczinski, 1985.

²⁰ Les différents mythes sur leur origine sont repris par Mermier, 1997, p. 82 et suivantes.

surprise, au cœur de la stratégie des imams. Les *sayyid* sont pour leur part très proches des imams mais (pour autant qu'ils jouissent de leur intégrité physique) ils demeurent à leurs yeux de possibles rivaux. Yahyâ s'évertua donc à encourager les rivalités entre les ex-familles régnautes pouvant prétendre à sa succession. Le destin de son concurrent 'Abdallah al-Wazîr, futur conjuré de 1948, est de ce point de vue exemplaire : en 1934, malgré (ou peut-être à cause de) l'ampleur des services rendus au trône (en conduisant la répression des révoltes tribales et en négociant le traité de Tâ'if), il est écarté de la cour royale (à l'instar d'Alî b. Hamûd Sharaf al-Dîn, autre candidat potentiel à l'imamat). Exilé à Hudayda comme gouverneur, il est en 1938 démis de cette fonction (tout comme Sharaf al-Dîn, nommé pour sa part à Zabîd) au profit de l'un des fils de l'Imam.

1.2.3. Autocratie, centralisation et principe dynastique ou « l'héritage détourné ».

La légitimité « populaire » que l'Imam acquiert par sa victoire sur « l'occupant turc » va donner au régime imamique ainsi « revisité » une configuration propre, relativement éloignée de la tradition zaydite. Fort de ses ressources personnelles, Yahyâ veut très vite mettre sa succession à l'abri des règles étroites de cette doctrine qu'il juge trop hasardeuse. En 1926, « mélangeant » aux yeux de ses détracteurs, « le vinaigre » (du principe dynastique) au « miel »²¹ de la doctrine zaydite, il s'arroge d'abord le titre de roi et, tirant les conséquences de cette première innovation, désigne son fils aîné Ahmad comme prince héritier (*walî al-'abd*). Ni la *bay'a* contrainte qu'accordent les *'ulama* à cette profonde mutation du système, ni l'approbation d'une partie des *sayyid* ne changent grand-chose à l'affront fait à ces derniers, dont le statut et les ambitions ancestrales sont ainsi radicalement remis en cause²².

A l'heure de l'expansion ultime du colonialisme occidental sur les ruines de l'empire ottoman, la victoire de la maison Hamîd al-Dîn sur l'envahisseur turc va également avoir pour conséquence de légitimer un nationalisme sourcilleux qui prend vite les traits d'un isolationnisme particulièrement rigoureux. S'appuyant sur les méfaits du colonialisme en Asie, l'Imam explique ainsi en 1936 à al-'Azm, « Je préférerais que

²¹ Al Yahyâ, 1986, p. 76-77 « Depuis que l'imam Yahyâ a décidé de mélanger le miel avec le vinaigre, c'est-à-dire la royauté et le principe dynastique avec l'imamat islamique fondé sur la pratique de la *shûra* proche de la République originale, il en fut fini de la sécurité et de la stabilité ».

²² Cf. Centre d'Etudes et de Recherches Yéménite, 1982, « Hay'at kibâr 'ulama San'â'a yansahun bi'l-islâm wa yutâlibûn bita'dîl al-hâla », p.561-63. Ensemble de lettres de contestation adressées à l'Imam par les grands *'ulama* de Sanaa.

mon peuple et moi-même demeurons pauvres et mangions de la paille plutôt que de faire entrer les étrangers, ou leur donner des concessions, quels que soient les avantages ou la richesse que puisse apporter leur présence.»²³ L'isolationnisme va de pair avec le caractère très personnalisé, d'autant plus autocratique que la tradition zaydite reconnaît à l'imam une véritable infaillibilité.

La paranoïa de Yahyâ ne se cantonne pas au seul péril extérieur. Pour se prémunir contre toute velléité de dissidence, il institutionnalise une pratique habituellement réservée aux temps de guerre : chaque famille influente, chaque chef de tribu doit lui confier l'un de ses fils. Ces otages²⁴ (dont le nombre atteindra mille sept cents en 1948), enfermés dans l'une des trois prisons de la ville de Hajja, ou simplement inscrits dans des écoles de Sanaa, garantissent la loyauté de leurs parents ou de leurs proches. Plus classiquement, l'imam Yahyâ emmène avec lui dans chacun de ses déplacements internes (comme le fera son fils Ahmad lors de ses déplacements à l'étranger) ceux dont il redoute les initiatives.

1.2.4. Les méfaits du conservatisme et de l'isolationnisme

Cet isolationnisme fut sans surprise à l'origine de l'arriération du pays tant dans les domaines technologique, de la santé, de l'éducation, de l'information que dans celui de la culture politique. Il faudra près de deux décennies pour que l'Imam (après l'électrochoc de la défaite face aux Saoudiens en 1934) décide d'opérer une très prudente ouverture sur l'Occident et le monde arabe²⁵.

2. LA GESTATION DES CONTESTATIONS

Une fois acquise sa victoire sur les Turcs, l'imam Yahyâ a mis plus d'une décennie à imposer sa souveraineté sur l'ensemble du territoire. Très vite, il opte pour des méthodes répressives et n'hésite pas à faire éliminer physiquement ceux qui l'ont aidé à construire son Etat. Sa politique fiscale (il ajoute à la *zakât*, à l'instar de ce qu'avaient fait les Ottomans, de nombreuses taxes n'ayant aucune légitimité religieuse) lui aliène également des pans entiers de la population rurale et une partie des leaders tribaux. Les premières contestations vont venir

²³ Al-'Azmi, 1985, p. 307.

²⁴ Cf Dammâj, Zayd Mutî', *Al-rahîna*, (Les otages) Sanaa, Wizâra al-i'lâm wa'l-thaqâfa, 1984.

²⁵ Deux missions médicales italienne et française seront admises, les premiers étudiants partiront vers l'Europe ou le monde arabe et des missions militaires et technologiques seront envoyées chez ses grands voisins arabes (Irak, Liban, Egypte).

du monde rural et s'exprimer, dans les limites de l'univers des solidarités tribales, par une succession de rebellions d'ampleur croissante.

2.1. Une série de révoltes « traditionnelles »...

Un an seulement après le départ des Turcs, la puissante confédération Hashîd se soulève contre l'Imam. Les Hashîd sont demeurés jusqu'à nos jours au cœur des équilibres politiques du Yémen et cette première prise de distance à l'égard de Yahyâ peut être considérée, avec le recul, comme l'antichambre d'un engagement ultérieur, décisif, dans le camp républicain²⁶. Conduite par le cheikh Nasîr b. Mabkhût al-Ahmar, elle ne prend fin qu'au terme d'une longue et violente campagne où Ahmad, le fils de Yahyâ, gagne ses premiers galons de *mujâhid*. Ces premières frondes étaient demeurées dans les limites de l'univers des mobilisations tribales. Peu articulées idéologiquement, elles n'étaient pas coordonnées à l'échelon national et encore moins relayées à l'échelle internationale. Il n'en va pas de même du soulèvement de la tribu tihâmi des Zarâniq²⁷ (la plus importante tribu chaféite). Conduite par le cheikh Ahmad al-Fuqaynî, elle se nourrit du vieux clivage confessionnel chaféite-zaydite²⁸. Sa répression donne lieu à des combats d'une exceptionnelle ampleur pour l'époque. Elle prend de fait une dimension internationale puisque trois ans plus tôt, le cheikh al-Fuqaynî, fort du soutien des Britanniques, n'avait pas hésité à demander à la Société des Nations de reconnaître son « Etat » et sa capitale Hudayda²⁹. La victoire finale de l'Imam, qui a dû faire face entre temps à une nouvelle rébellion à l'Est³⁰ ne masque pas moins la fragilité de son assise tribale. Ses efforts pour mettre sur pied, avec l'aide des Turcs, une armée gouvernementale qui limiterait sa dépendance, échouent. Des secousses externes, nées de querelles de voisinage, vont relayer et amplifier le trouble né de ces premières secousses « traditionnelles » internes.

²⁶ Jazîm, 1985.

²⁷ Qui donne sa toile de fond au célèbre roman de Joseph Kessel, *Fortune Carrée*, Paris, Livre de Poche, 1973. Cf. également Jazîm, 1984.

²⁸ Dont il faut tout de même préciser qu'il est, sur le plan religieux, particulièrement limité. Le zaydisme est en effet souvent cité comme "la cinquième école juridique du sunnisme". Les principales divergences doctrinales sont d'ordre seulement formel et ont trait à l'appel à la prière, à la position des mains durant cette prière etc. Yahyâ est réputé avoir prié publiquement selon le rite chaféite pour souligner la faiblesse des différences (Douglas, 1987, p.8)

²⁹ Jazîm, 1984, p. 45 et Rouaud, 1984, p.63.

³⁰ Celle de la tribu Murâd dirigée par le cheikh 'Alî Nâsir al-Qurda'î. Battu (1929), celui-ci trouvera bientôt à se venger : il participera au commando qui assassinera l'imam Yahyâ le 17 février 1948.

2.2 ...fragilisent la capacité de réaction du trône à une série d'oppositions externes...

La fragilité de l'empire ottoman finissant a encouragé les velléités autonomistes. Depuis 1907, Muhammad al-Idrîssî³¹ a commencé, sous la règle ottomane, à tirer des dividendes politiques de sa prédication religieuse et à se comporter dans le sud du 'Asîr comme un souverain de plein droit. Il tente peu à peu de faire reconnaître l'autonomie politique de sa zone d'influence sur la côte du 'Asîr et de Jayzân. Pour prix de son soutien aux Britanniques contre les Allemands, il reçoit en 1918 (au départ des Ottomans) les deux ports tihâmis de Hudayda et d'al-Luhayya. Ce n'est qu'à la mort d'al-Idrîssî en 1923 que Yahyâ recouvre une souveraineté partielle sur la côte de la Tihâma.

Dès le départ des Ottomans en 1918, Yahyâ tente par ailleurs de s'implanter dans les protectorats britanniques de sa frontière Sud. La réaction britannique (mais également la réticence des sultans chaféites³²) va le contraindre à se replier. Après avoir essuyé les premiers bombardements aériens de l'histoire du pays, il doit renoncer, au moins provisoirement, à ses prétentions territoriales.

La tension qui oppose l'imam Yahyâ à son voisin 'Abd al-'Azîz Sa'ûd à propos de la succession de la principauté idrisside s'envenime. L'offensive que lance l'Imam échoue. Lorsqu'il tente de mobiliser les tribus du Nord de son royaume, plusieurs d'entre elles préfèrent en effet se rallier au camp saoudien. La sanction est une cinglante défaite militaire. Le monarque est contraint de signer en 1934, à Tâ'îf, un traité qui consacre (en théorie pour vingt années lunaires seulement³³) la

³¹Rayhânî, 1960, p.226 et suivantes ; Jazîm, 1984 et Baldry, 1985.

³²En 1922, lorsqu'il rend visite au sultan de Hawâshib dans son palais de Musaymir, le journaliste Amîn al-Rayhânî s'enquiert de l'attitude de ce dernier à l'égard des Anglais d'une part et de l'imam Yahyâ d'autre part. Les Anglais versaient alors au petit sultan une allocation mensuelle de « trois cent roupies ». « Et si l'imam Yahyâ te donnait la même chose, tu quitterais les Anglais ? » « Certainement pas » répondit sans hésiter le Sultan. « Tu vois, Amîn, les Anglais, ils sont raisonnables. Ils ont à la fois la sagesse et l'argent. Certes, ils ne sont pas musulmans et les musulmans sont nos frères. Mais le cœur, Amîn, il sait reconnaître le frère...et la politique ne connaît que la nécessité. Les Hawâshib, ils sont comme les chaféites au Yémen et dans le 'Asîr : ils détestent l'Imam. Pas seulement parce qu'il leur fait la guerre mais également parce qu'il est leur adversaire sur le plan religieux : c'est un chiïte zaydite et ils sont sunnites », Rayhânî, 1960, p. 90.

³³ Cf. Detalle, 1999. Mais le traité de Djedda de juin 2000 entérinera cette perte en établissant une frontière internationale qui confirme globalement celle du traité de Tâ'îf.

cession à l'Arabie saoudite des provinces du 'Asîr et de Najrân³⁴. Cette défaite est considérée comme l'électrochoc fondateur du mouvement national qui va, en 1948, emporter la personne de l'imam Yahyâ avant d'emporter, en 1962, sa dynastie tout entière³⁵.

2.3 ...et accélèrent la « modernisation » des contestations.

L'impact de la défaite est double : dans une logique traditionnelle l'Imam a failli à son devoir de « *mujâhid* ». Mais surtout, la « trahison » de plusieurs tribus a révélé à l'élite urbaine le profond désarroi de la société rurale. Pour Zubayrî, l'un de ceux qui allaient tirer profit de ce revers du trône, l'épisode saoudien a bien montré à la fois la fragilité de l'allégeance des tribus (et donc du monde rural tout entier) tout en donnant à la protestation populaire une première expression politique moderne. « (...) Ces masses n'avaient pu jusqu'alors s'exprimer autrement que par des révoltes tribales éparses ou, lors du conflit avec les Saoudiens, par la démission des tribus : un certain nombre d'entre elles s'étaient rendues en effet très rapidement aux Saoudiens lorsqu'elles n'étaient pas passées dans leur camp. C'est ainsi que l'élite moderniste urbaine prit conscience que le peuple vivait une catastrophe. Elle se mit alors à parler ouvertement, à critiquer la situation, à prôner la réforme et à développer les racines de ce mouvement de libération qui allait par la suite être à l'origine de grandioses actions »³⁶.

Le régime va certes s'engager lui aussi très progressivement dans une relative ouverture sur l'environnement arabe et occidental. Mais paradoxalement, ces ouvertures, au lieu de couper l'herbe sous les pieds de l'opposition, vont systématiquement contribuer à sa modernisation, et grossir le flux des adeptes des idéologies importées.

3. PORTEE ET LIMITES DU MOUVEMENT REFORMISTE (1930-1948)

3.1. L'émergence des « Libres yéménites » et la montée du mouvement national moderne : le coût de la diversité.

³⁴ "Treaty of Islamic Friendship and Brotherhood between the Kingdom of the Yemen and the Saudi Arab Kingdom", *Al-thawabû* (5) avril-juin 1995, article 2.

³⁵ "The resulting loss of 'Asîr and Najrân is often taken to have provoked the beginnings of a 'modernist' opposition to the imams, which grew until the imamate's overthrow thirty years later" Dresch, 1993, p. 227.

³⁶ Zubayrî, 1983, p. 10.

La première génération des contestataires de la monarchie zaydite est réformiste et non révolutionnaire. Plus que le mettre à bas, elle entend surtout ouvrir le système et le faire évoluer. Les Libres³⁷ attendent avant tout qu'un imam « éclairé » succède à un imam absolutiste et conservateur et que les vecteurs de la communication culturelle, politique et scientifique avec le reste du monde soient développés. La République n'est alors pas à l'ordre du jour. Au Nord, la contestation se concentre dans le terroir social de la jeunesse zaydite scolarisée dans les premiers établissements « modernes ». La « *madrassa 'ilmīyya* », créée en 1926 dans les locaux de la place Sharara, (la future place Tahrîr) en est le fer de lance. Une partie de ses étudiants que les Libres désignent comme les « *shabâb* » vont créer les premiers noyaux de la contestation : *Hay'at al-nidâl* et la jeunesse de Fulayhî (*Fatât al-Fulayhî*) du nom d'une mosquée de Sanaa où sont organisées des lectures clandestines des auteurs et revues arabes réformistes importées en fraude. Au Sud, c'est dans l'intelligentsia commerçante en contact avec l'émigration que vont se cristalliser les premières prises de conscience. Le mécontentement a gagné, en partie au moins, trois composantes de la société. Les *'ulama* et les *sayyid* (dont la famille al-Wazîr, évincée d'un pouvoir qu'elle a pourtant fidèlement servi) réclament une plus grande indépendance, des réformes³⁸ et le retour aux principes du zaydisme. Les officiers de la petite armée régulière, mobilisés par leur instructeur irakien Jamâl Jamîl, commencent à être acquis à la contestation. Enfin quelques leaders tribaux ont accepté de s'associer aux membres du premier cercle informel des opposants, *Hay'at al-nidâl*, et ne sont plus systématiquement hostiles aux revendications de l'opposition³⁹. Tous vont exprimer en fait – en employant des sémantiques très variables – des idéaux au moins partiellement partagés. Cette « tendance générale de l'histoire » voit converger en effet des demandes relativement diversifiées. La fonctionnalité de l'opposition va donc être proportionnelle à sa capacité à fédérer ces différents segments pour transcender réellement les appartenances primaires : entre militants de la Tihâma et des hauts plateaux, entre *qâdî* et *sayyid*, entre les membres de cette aristocratie et la

³⁷ Avant même la création sous ce nom d'un parti d'opposition, l'appellation des « Libres » a désigné diverses formes plus ou moins organisées d'opposition au régime de l'imam Yahyâ .

³⁸ Les réformes qu'ils réclament rejoignent en partie celles des Libres : une redistribution plus équitable, la fin des prélèvements sur les salaires des soldats, la relaxe et la réhabilitation des prisonniers politiques. La nomination dix ans plus tôt d'Ahmad comme prince héritier les avait irrités mais ils n'étaient à l'époque pas en mesure de réagir. Ils soutinrent donc très logiquement le mouvement ultérieur de l'opposition.

³⁹ Une minorité est réellement acquise aux revendications des « *shabâb* » urbains, le second groupe plus traditionnel souhaite seulement diminuer l'ingérence de l'Imam dans leurs affaires.

classe des grands commerçants, entre zaydites et sunnites enfin, à l'instar du tandem des fondateurs des Libres dont l'un (le *qâdî* Muhammad Mahmûd al-Zubayrî, 1919-1964) est un zaydite natif de Sanaa, alors que l'autre (Ahmad Muhammad Nu'mân 1909-1996) est un chaféite⁴⁰ né au sud de Taz. Cette lente gestation mettra quinze ans pour déboucher sur une réelle institutionnalisation : ce n'est qu'en 1944, que les dirigeants exilés à Aden fondent un fugitif « Parti des Libres » qui sera remplacé, l'année suivante par une « Grande Association Yéménite » qui ne survivra pas elle-même à l'échec de 1948.

Le mouvement réformiste demeurera en fait – tout au long de son existence – marqué par son caractère composite. En tant qu'antichambre du mouvement républicain, il va certes entrer par la grande porte dans l'histoire de la modernisation politique du Yémen, mais ses résultats politiques tangibles apparaîtront longtemps comme particulièrement faibles. Trop élitistes, ses fondateurs vont échouer à opérer la jonction entre l'aristocratie urbaine du Nord et les négociants du Sud d'une part, avec le monde rural et les forces de la contestation (tribale) traditionnelle⁴¹ d'autre part. La technologie révolutionnaire qu'ils mettent en œuvre le 17 février 1948 en assassinant l'imam Yahyâ se révèle en tout état de cause de bien piètre qualité. Leur complot a en effet été éventé et ses assises politiques dévoilées dans le détail au monde entier plusieurs jours avant sa mise en œuvre. La suppression physique de l'Imam à laquelle les conjurés préfèrent recourir (pour, diront-ils, prévenir son offensive⁴²) aliène aux révolutionnaires une partie de l'opinion locale et quelques soutiens –notamment monarchiques- étrangers. Là n'est pas leur seule erreur : ils n'éliminent pas Ahmad, pourtant le successeur désigné de l'imam régnant. Leurs rangs sont de surcroît divisés. Ni la personnalité d'Abdallah al-Wazîr, proclamé imam par les révolutionnaires, ni les méthodes de ce

⁴⁰ Il est très important de noter, avec Douglas, que « The labels, “Zaydi” and “Shafi’i”, are considered important, but less for their traditional religious connotations than for their correlated social characteristics”. Il nous donne sans doute la meilleure synthèse sur l'assise sociale de la dynamique oppositionnelle “The Zaydi *shabâb* tended to be from the north of Yemen, to have an urban elite educational background, to hold nominal positions in the Imam's administration, to possess fairly conservative political views and, by virtue of these characteristics, to be tied to the *status quo* concerning the Zaydi imamate. The Shafi'is, in contrast, shared no such implicit support for the imamate. They were typically engaged in trade and agriculture, and relatively few were as well educated as the Zaydis, and even fewer held government posts. However they constituted the bulk of the Yemeni emigres in Europe, Africa and the Middle East and that contact with the world outside Yemen made them more aware of political, economic and social developments in other countries, and therefore of Yemen's relative backwardness”. Douglas, 1987, p. 240.

⁴¹ Cf Burgat et Camberlin, 2002.

⁴² Dont chacun, jusqu'à ce jour, se demande pourquoi elle n'a pas eu lieu plus tôt, la santé très dégradée d'un souverain vieillissant n'expliquant pas cet étonnant immobilisme.

monarque «constitutionnel» qui s'est pourtant engagé à respecter les termes d'une «Charte sacrée» limitant son pouvoir⁴³ ne font l'unanimité parmi les conjurés. Ahmad prend la tête de la répression et parvient avec une étonnante facilité à retourner la situation à son avantage. Il fait exécuter son challenger al-Wazîr. Très vite, trente-cinq des dirigeants des «Libres» ou de leurs mandataires militaires qui n'ont pu fuir à l'étranger sont décapités en place publique. La fine fleur de l'intelligentsia éclairée est emprisonnée, pour de longues années, dans les forteresses de Hajja ou d'ailleurs. A aucun moment, l'imam Ahmad ne se heurte à une véritable résistance populaire. Au contraire : la majorité des tribus, c'est-à-dire la société rurale, soit une écrasante majorité de la population, a pris massivement parti contre les réformistes. A l'invitation de l'imam contre-révolutionnaire, les tribus qui l'ont soutenu se livrent à un sac particulièrement brutal de la capitale⁴⁴. Sanaa et son élite intellectuelle ont été identifiées à la caste impopulaire des aristocrates du savoir et à une rébellion illégitime dès lors qu'elle visait un monarque considéré comme le représentant de Dieu sur terre. Cette trahison populaire, qui signe l'échec du premier mouvement de modernisation politique, traumatisera durablement les «Libres» et leurs idéologues. Craignant cette ville qu'il a laissé ravager et où il mettra sept années à oser revenir tant il s'y sait impopulaire, l'imam Ahmad s'installe dès lors à Taz qui sera le siège de l'imamat jusqu'à sa mort en septembre 1962.

3.2 Visiteurs, émigrés et voisins adenis : médiateurs et vecteurs de la modernisation

Les médiateurs de la modernisation sont multiples mais ils répondent avant tout à un identique rejet de l'isolationnisme du régime. Les lettrés se donnent par tous moyens accès à toutes les nuances de la littérature de la renaissance nationaliste (*nahda*) arabe. Le flux des idées et des techniques que le pouvoir se refuse à importer, s'alimente à deux sources principales : les visiteurs, individus ou missions de coopération techniques d'une part, l'émigration ou les missions de formation à l'étranger d'autre part.

3.2.1. Visiteurs et missions étrangères

⁴³ Traduite et commentée par al-Ahnaf, 2000. S'ensuit toute une série de considérations sur la méthode d'élection de l'imam, sur l'organisation d'une nouvelle administration composée d'une Assemblée Constituante et d'un Parlement.

⁴⁴ Stookey, 1977, p. 222; Wenner, 1966, p. 105. Cf. le roman de 'Abd al-Walî, 1989.

Les visiteurs étrangers, explorateurs en mal d'exotisme, révolutionnaires, professionnels ou membres de missions techniques ou militaires de coopération, ont tous, de diverses manières, joué leur rôle dans la cristallisation de la contestation. L'extrême réserve de l'Imam à leur égard, même lorsqu'il a pris l'initiative de les faire venir, montre à quel point il redoute toutes les influences extérieures.

Dès 1922, le journaliste libanais, Amîn al-Rayhânî a, malgré la mauvaise volonté des autorités britanniques, réussi à pénétrer au Yémen du Nord pour y rencontrer l'Imam et décrire son royaume. Deux ans plus tard, en 1924, c'est 'Abd al-Azîz Tha'âlabî, leader nationaliste tunisien, fondateur du *néo-destour* qui, profitant de l'exil politique forcé auquel l'ont contraint les autorités françaises, parvint à se faire inviter et à prendre la route d'Aden à Sanaa. Tha'âlabî va non seulement consigner une description contrastée de l'état du pays⁴⁵ mais jouer un rôle de catalyseur de la conscience nationaliste, tout particulièrement au Sud. Certains observateurs voient dans sa venue « l'étincelle qui ranima la conscience populaire yéménite et généra l'enthousiasme de la jeunesse et des partisans de la réforme et de la création d'associations scientifiques, culturelles et éducatives »⁴⁶. Il est suivi peu de temps après, en 1926, d'un troisième observateur arabe, Nazîh Mu'ayyid al-'Azm qui laisse lui aussi une riche « *Rihla fî bilâd al-'Arabia al-sa'îda* »⁴⁷. Si la dimension critique (hospitalité de l'Imam oblige, à qui est dédié l'ouvrage) est moins présente, les multiples observations (dont un long entretien avec le Grand Rabbin de Sanaa et de nombreuses anecdotes révélatrices du statut des diverses communautés) sont particulièrement instructives.

La seconde catégorie de visiteurs est constituée d'experts individuels ou de membres des missions de coopération technique. Militaires, médecins ou pharmaciens, journalistes, experts en agriculture ou en éducation, payés par le régime de l'Imam et à son service, ils vont en fait contribuer involontairement pour les uns, très activement pour d'autres à révéler aux Yéménites d'abord, au reste du monde ensuite l'étendue des méfaits de l'isolationnisme. Certains se contenteront de témoigner, d'autres deviendront des acteurs de l'histoire révolutionnaire. Râshid al-Barâwî, le chef de la mission militaire irakienne de 1935⁴⁸ nous laissera ainsi une longue description des

⁴⁵ Qui ne sera pas publiée avant 1997, *Al-rihla al-yamaniyya*, Beyrouth, Dâr al-gharb al-islâmî.

⁴⁶ Nasîr, Yahyâ, "Qadhâya al-haraka al-islamiyya fî'l-Yaman", revue *Sabwa*, n°748.

⁴⁷ Al-'Azm, Nazih Mu'ayyid, 1985, *Rihla fî bilâd al-'arabiyya al-sa'îda*, (Voyage en Arabie heureuse) Londres, Fadi Press, deuxième édition.

⁴⁸ Venue dans le cadre d'un traité d'amitié signé en 1931. Elle est suivie par une seconde mission civile et militaire de 1936 à 1939.

mœurs d'un régime⁴⁹ alors que son subordonné, Jamâl Jamîl, mourra décapité en place publique, pour avoir choisi de participer activement à la révolution constitutionnelle avortée de 1948. Mais la figure emblématique de l'interventionnisme des visiteurs étrangers est celle du nationaliste algérien al-Fudayl al-Wartilânî. Arrivé en avril 1947 sous les traits d'un négociant, l'émissaire d'Hasan al-Bannâ a réussi à se faire confier par l'Imam, qu'il comptait abattre, la rédaction d'un rapport sur l'état général du pays⁵⁰.

3.2.2. Aden, les migrants et les émissaires

Un tout petit nombre de visiteurs a permis aux Yéménites d'entrevoir le monde extérieur mais un grand nombre d'entre eux sont partis eux-mêmes à sa découverte. Ils sont des migrants volontaires ou, dans une moindre proportion, des membres de missions techniques expédiées à l'étranger par l'Imam.

Soumis à de pressantes demandes de réformes mais également soucieux de renforcer son armée, l'Imam se résout dès 1935 -au terme d'une série d'accords avec ses nouveaux partenaires européens ou arabes- à envoyer quelques-uns de ses sujets se former à l'étranger. Deux missions, militaire puis civile, partent ainsi en 1935 pour l'Irak. Les premiers pilotes d'avions sont formés en Italie. Paradoxalement, ces expatriés accélèrent le transfert des idéologies (nationalisme arabe, islamisme des Frères musulmans, libéralisme) que redoute tant le trône. L'Imam anticipant l'impact idéologique de ces missions avait pourtant multiplié les précautions. Les candidats avaient été sélectionnés. Les critères étant de nature sociale, c'est peut-être là que s'est jouée une partie du destin de la République : les officiers ne devant pas provenir de familles influentes susceptibles de les soutenir dans une éventuelle entreprise de subversion, les *sayyid* se trouvèrent encore plus naturellement exclus des cercles militaires. A leur retour au Yémen, les nouveaux diplômés furent de surcroît maintenus en détention pour tenter de les « purger » de toute idée libérale.

A ces premiers contingents officiels qui se poursuivent néanmoins après 1948 par des missions civiles d'éducation, il faut ajouter une émigration plus informelle mais numériquement plus importante. Les émigrés proviennent le plus souvent du Sud chaféite et ils partent, au hasard des possibilités qu'ils découvrent à Aden, vers des destinations multiples : Afrique (Somalie, Djibouti, Ethiopie), Asie (Singapour, Malaisie, Indonésie) mais également Europe (Grande-Bretagne tout

⁴⁹ Al-Barâwî, Râshid, Al-Yaman wa'l-inqilâb al-akhîr, 1948.

⁵⁰ Publié ultérieurement in Thalâth wathâ'iq 'arabiyya 'an thawra 1948.

particulièrement⁵¹). Aden occupe une place de choix dans l'histoire de l'opposition à l'imamat en particulier, de la modernisation politique en général. Majoritairement chaféite, elle sert de point de comparaison et de révélateur aux frères du Nord, qu'un imamat zaydite prive de leurs droits. C'est de ce port qu'arrivent bon nombre des idées nouvelles et c'est vers Aden que, logiquement, fuient les leaders des Libres pour avoir le loisir dans un environnement moins répressif, de donner une assise institutionnelle à leur mouvement, de publier des revues et de recueillir des fonds. Hormis, très brièvement, au lendemain de la conspiration avortée de 1948 où elles déclarent Zubayrî et Wartilânî *persona non grata*, les autorités britanniques n'entravent pas les activités des opposants de l'Imam. La proximité avec Aden, fait de la Hujariyya d'Ahmad Nu'mân, une base particulièrement active de l'opposition. Avec des compatriotes de retour d'émigration, celui-ci y ouvre (à Dhubhân) une école « moderne ».

3.2. 3. Médias

Avec les vecteurs humains, les écrits d'abord, la radio ensuite ont pris part à la circulation des idées et à la cristallisation idéologique des oppositions⁵².

A Sanaa, à partir de 1938, une revue sert de vecteur à l'opposition⁵³. Quoique sous le strict contrôle de l'Imam, elle est dirigée par un libéral acquis à l'opposition⁵⁴. À côté de sujets très généraux, *al-Hikma al-*

⁵¹La communauté yéménite de Grande-Bretagne a dans le courant des années 1940 des contacts particulièrement étroits avec le mouvement des Yéménites Libres installé à Aden. La création de la *Grande Association Yéménite* en 1945 marque un tournant important. Le mouvement dispose désormais d'une constitution et d'un véritable organe de presse, *Sant al-Yaman*. L'association a pour vocation de recueillir le soutien des communautés yéménites expatriées. Le support financier est dès lors surtout chaféite, ce qui ne manque pas de créer des tensions avec les zaydites. L'arrivée de Sayf al-Islam Ibrâhîm (qui prend très vite le nom de Sayf al-Haqq pour se démarquer de ses frères), fils de l'imam Yahyâ, constitue pour l'association un appui inespéré. Nommé à la tête du mouvement, il lui offrit une audience « officielle » beaucoup plus large et un début de reconnaissance internationale.

⁵² Cf notamment al-Zine, 1978, qui donne un relevé quasi exhaustif des revues et périodiques ayant circulé au Yémen du Nord entre 1872 et 1974. Michel Tuchscherer, dans son *Introduction bibliographique*, 1974, recense la plupart des revues et journaux importants, publiés essentiellement à Aden et au Caire, par les acteurs du mouvement réformiste.

⁵³ Il n'existait alors qu'un seul journal, *al-Imân*, organe officiel du gouvernement depuis 1926. Il avait pris la suite du journal *Sanaa* publié par les Ottomans. Sa publication est interrompue entre juillet 1941 et janvier 1946, date à laquelle l'Imam en fait un instrument de lutte contre son opposition en exil à Aden.

⁵⁴ Ahmad 'Abd al-Wahhab al-Warîth, premier rédacteur d'*al-Hikma al-yamaniyya*, diffusait ses idées, en marge de ses activités officielles, dans des missives adressées secrètement à Sanaa, Tazet et Dhamar. Sur le rôle d'*al-Hikma al-yamaniyya*, cf. Salem et Abû Rijal, 1988.

yamaniyya publie peu à peu des éloges vibrants des grands leaders de l'histoire musulmane. Le lecteur attentif peut y décrypter des critiques à peine voilées à l'encontre du titulaire du trône. En 1941 après seulement 28 numéros, l'Imam prend prétexte de la pénurie de papier consécutive au conflit mondial pour interrompre l'expérience. C'est seulement dans l'exil adeni que va pouvoir naître une véritable presse d'opposition⁵⁵, après l'arrivée en 1944 des deux leaders des Libres Zubayrî et Nu'mân. Au Caire, les émigrés ont très vite reçu l'hospitalité d'une partie de la presse (*al-'Alam*, *al-Râbita al-'arabiyya* et *al-Sadâqa...*⁵⁶) et ont pu dénoncer, dès 1940, les termes de la crise yéménite. C'est là que Zubayrî a formé, en 1940, « le Premier Bataillon » (*al-Katîba al-Ulâ*) qui deviendra ultérieurement le groupe de « La jeunesse du Commandement du Bien » (*Shabâb al-amr bi'l-ma'rûf*).

Le premier émetteur radio du Yémen n'est opérationnel que le 1^{er} novembre 1947. Les programmes se limitent longtemps à des émissions religieuses et à quelques échos de la vie du palais. L'audience est alors limitée, il est vrai à 3% de la population : les membres de la cour et un tout petit nombre de notables sont les seuls à posséder un récepteur⁵⁷. En 1948 toutefois, *Radio Sanaa* « entre en politique » en permettant aux conspirateurs d'annoncer la mort de l'imam Yahyâ et l'avènement de son successeur 'Abdallah al-Wazîr. A partir de 1952, *Sawt al-'Arab*⁵⁸ du Caire joue un rôle important ; au prix d'une soumission assez étroite aux consignes nassériennes, l'opposition s'y exprime régulièrement.

Sans surprise, la « technologie révolutionnaire » qui a mis fin à la monarchie est donc venue au Yémen, pour l'essentiel, de l'étranger. L'encadrement technique du coup d'Etat de 1948 est le fait d'officiers irakiens. La logistique idéologique ne relève pas du seul nationalisme arabe naissant, notamment en Irak : paradoxalement, puisqu'il s'agit de combattre un régime « religieux », elle vient également des Frères Musulmans d'Hasan al-Bannâ qui voit dans ce Yémen vierge de toute influence occidentale directe un attirant champ d'expérimentation. Al-Fudayl al-Wartilânî joue en effet un rôle tout à fait central dans le

⁵⁵ Dont les principaux organes sont *Sawt al-Yaman*, hebdomadaire dont le premier numéro paraît à Aden le 31 octobre 1946 sur des presses enfin acquises par le mouvement, *Al-Fudûl*, hebdomadaire, qui dès 1948, devient l'organe de presse des Yéménites Libres.

⁵⁶ Al-Warîth s'est fait connaître dès les années trente, en dénonçant, dans « Hurriyya al-shabâb » (Le Caire) sous le pseudonyme d'« un Yéménite zélé », la crise yéménite. Baradûni, 1978, p.53.

⁵⁷ L'importation des récepteurs a été interdite jusqu'à la fin des années 1930. En 1939, on n'en comptait qu'une trentaine sur tout le territoire.

⁵⁸ La radio sert en fait les deux camps. Lors du coup d'Etat avorté de 1955, l'imam Ahmad, avec le soutien de Riyadh, installa secrètement un émetteur à Hajja, le baptisa *Radio Hudayda*, et fit lancer de vibrants appels à abattre son frère et challenger 'Abdallah.

renversement de Yahyâ et l'élaboration d'un modèle institutionnel alternatif⁵⁹. Pour al-Shâmî, c'est Wartilânî, le seul à avoir pris conscience de la nécessité de fédérer une opposition bien trop compartimentée, qui est le véritable « architecte de la révolution de 1948 »⁶⁰.

3.3. La longue marche de l'opposition

Muhammad Zubayrî a lucidement inventorié les raisons de l'échec politique des Libres. Elles furent bien sûr le fait de l'étendue des ressources propres de la monarchie (légitimité religieuse, populisme, appuis étrangers, répression et manipulations en tous genres) et de leur gestion efficace par ses représentants successifs. Mais elles furent également le produit de différends internes au mouvement et de l'inconstance de ses soutiens extérieurs.

3.3.1. La monarchie entre répression et manipulation

Face aux Libres, la monarchie ne fut jamais complètement désarmée. Les talents politiques de l'imam Yahyâ et de son fils Ahmad n'y sont pas étrangers. L'Imam, en effet, savait non seulement réprimer mais également... faire du charme. « Si l'on examine l'ère de Yahyâ et d'Ahmad » concède Zubayrî, « on s'aperçoit qu'au nombre des secrets de leur force, de leur pouvoir et de leur longévité, il y a cette exceptionnelle capacité de mise en scène qui fut la leur, cette capacité à manipuler les sentiments et les mentalités populaires et non pas seulement les prisons, les glaives et les *jambias*. (...) Celui qui dit le contraire ne connaît rien à ce royaume mutawakkilite ni à l'histoire réelle de sa relation avec le peuple »⁶¹. Dès que la pression des réformistes se faisait sentir, Ahmad promettait les réformes que son père refusait. Lorsque Yahyâ réprimait, son fils consolait, promettait et, fort de ses talents littéraires et artistiques et de son charisme⁶², il séduisait pour mieux diviser. Depuis son governorat de Tæz, (où il flirte même avec l'idée de se faire reconnaître comme roi) il gagne la confiance d'une partie des opposants de son père en leur laissant

⁵⁹ Cf. Al-Ahnaf, Mohammed, 2000.

⁶⁰ « Oui il y avait une opposition à Aden, et des revendications de réforme à l'intérieur ; oui il y avait une critique, un mécontentement et des tracts contre l'Etat... Mais l'opposition n'avait aucune organisation, et les orientations de ses chefs allaient dans tous les sens (...). Lorsque al-Wartilânî vint, il fit ce qu'aucun Yéménite n'avait pu faire auparavant : il unifia "l'opposition" dispersée à l'intérieur et à l'extérieur; montra aux partisans de la réforme et du changement les méthodes d'action et les rassembla au sein d'une alliance nationale. cité et traduit par al-Ahnaf, *op. cit.*

⁶¹ Zubayrî, *op. cit.*, p.24-25.

⁶² Deffarge, 1969, p.275-281, citant Fayein, 1955, p. 62 et suivantes.

entendre qu'une fois au pouvoir, il procédera aux changements demandés. L'hétérogénéité à la fois sociale et idéologique de ses opposants lui facilita grandement la tâche. Certaines appartenances traditionnelles conservèrent en effet leur potentiel de division que le trône sut toujours exploiter. Au cours de l'année 1945, alors qu'à Aden les Libres chaféites prennent de l'importance, du fait de leurs moyens financiers, plusieurs des fondateurs zaydites peu habitués à être relégués au second plan, rentrent à Taz pour se rallier au prince héritier.

3.3.2. Les opposants entre élitisme hachémite et excès de modernisme

La monarchie survécut-elle parce que la société yéménite n'était pas encore mûre pour une révolution ou, parce que ses premiers opposants ne surent jamais conquérir une base populaire ? Zubayrî, le leader déçu de la première génération d'opposants, pense que ce sont surtout les « erreurs des Libres »⁶³ qui ont, en quelque sorte, prémuni la monarchie d'une chute que les mécontentements accumulés dans une large partie de la population auraient dû faire survenir bien plus tôt.

Les opposants qui luttèrent contre un régime dont la légitimité était essentiellement religieuse se sont écartés dangereusement des schémas et des références de la pensée populaire. Les opposants au trône ont oublié que 80 % de la population ou plus vivait loin des centres urbains, dans l'univers symbolique d'une paysannerie coupée de toute influence moderniste. Alors que l'Imam avait su, lui mobiliser les tribus contre les Ottomans en « exploitant leur penchant religieux et leur sens arabe de l'honneur » ses opposants ont fait l'erreur de brandir des références modernes qui leur étaient étrangères

4. 1948-1962 : DES OUVERTURES AVORTEES AUX ECHEANCES MANQUEES

Est-ce par une réaction, compréhensible, à l'assassinat de son père par ceux dont il avait cru s'être fait des amis ou bien du fait de sa seule nature, qu'Ahmad Hamîd al-Dîn, une fois au pouvoir, va très vite oublier les promesses d'ouverture, d'institutionnalisation et de libéralisme faites quelques mois plus tôt ? Le scénario qui, en 14 ans, conduit à sa chute, à celle de la dynastie fondée par son grand-père

⁶³ Cf. Al-Zubayrî, Muhammad Mahmûd, 1983, *Al-muntalaqât al-naẓariyya fi fikr al-thawra al-yamaniyya*. (Les bases idéologiques de la pensée de la révolution yéménite) Beyrouth, Dâr al-'awda.

Mansûr, et à celle d'un imamat zaydite plus que millénaire, n'est certes pas linéaire. Des ouvertures, économiques, diplomatiques et politiques réelles vont bel et bien être explorées⁶⁴, mais elles vont s'avérer à la fois insuffisantes, « cosmétiques » le plus souvent, et en dernière instance, contre-productives. Le personnage d'Ahmad, malade chronique, morphinomane, corrompu⁶⁵ et lunatique, porte une lourde part de responsabilité dans la dégradation de son régime.

La question yéménite, irrésistiblement, s'internationalise. Ni l'environnement arabe (saoudien ou égyptien) ni le voisin britannique ne sont systématiquement hostiles à la monarchie. Ils tentent tant bien que mal d'entretenir avec l'Imam des relations diplomatiques courtoises, voire parfois de signer des accords⁶⁶. Mais irrésistiblement, les équilibres internes d'abord, externes ensuite, vont se dégrader⁶⁷. De simples intrigues de succession au sein de la maison Hamîd al-Dîn se mêlent désormais inextricablement au jeu de l'opposition moderniste. En mars 1955, 'Abdallah, son propre frère, tente avec l'aide de l'un de ses demi-frères et celle d'un officier, Ahmad al-Thulâyâ, de prendre le contrôle du palais de Taz et de l'évincer⁶⁸.

Irrésistiblement, l'opposition éclairée perd espoir dans les perspectives du réformisme : en 1956, une grande partie des Libres exilés à Aden adopte une ligne républicaine explicitement révolutionnaire⁶⁹.

Les accrochages entre le trône et les tribus se multiplient, dans le cadre des allégeances tribales classiques ou, plus dangereusement, après que des accords d'association soient intervenus avec les formations d'opposition : en décembre 1959, les confédérations Hâshid et Bakîl en

⁶⁴ Un organe exécutif collégial, sorte de « conseil des ministres » est créé. Mais il est réservé, à peu de choses près, aux membres de la famille royale. Ahmad prend soin de recruter quelques hauts fonctionnaires chaféites. Les missions d'étude à l'étranger se multiplient. En Egypte d'abord, puis à partir de 1956, en Tchécoslovaquie. L'économie s'ouvre à quelques projets nouveaux : les mines de sel de Salîf, le développement d'une marine commerciale.

⁶⁵ Il a pratiqué ce que ses détracteurs appelleront la « nationalisation mutawakkilite », s'appropriant à titre personnel les terres de ses opposants déçus et détournant les biens affectés aux fondations religieuses.

⁶⁶ L'attitude de Londres et du Caire à l'égard des opposants yéménites variera au gré de la qualité de leurs relations avec l'Imam et, s'agissant des Britanniques, de l'attitude de l'Imam vis à vis des tribus rebelles des protectorats du Sud. Une alliance régionale (Arabie Saoudite, Yémen et Egypte) tournée contre la Grande Bretagne est signée en avril 1956. Cette période est tout de même celle d'une relative ouverture sur l'extérieur et de la conclusion de plusieurs traités d'amitié et de commerce : avec l'URSS (1955), l'Allemagne de l'Est (1956) et la Chine (1956 et 1958).

⁶⁷ Entre 1955 et la révolution de 1962, on dénombre pas moins de quatre attentats contre la personne de l'imam.

⁶⁸ Wenner, 1966, p. 115 et suivantes ; Douglas, 1987, p. 186-192.

⁶⁹ Dont les termes sont explicités dans un document publié en 1956 à Aden sous le titre « Matâlib al-sha'b » (Les demandes du peuple).

viennent elles-mêmes à fomenter contre l'Imam⁷⁰. Quelques mois plus tard, au cours d'un entretien qu'il avait pourtant lui-même sollicité, l'Imam fait assassiner le cheikh suprême des Hâshid, Husayn al-Ahmar et son fils, Hamid. Cette entorse majeure aux règles de l'hospitalité conduit plusieurs leaders tribaux à trouver refuge auprès des Libres à Aden. Cette révolte est l'antichambre de toute une série de manifestations de défiance : les grèves qui ont joué un rôle central dans la montée en puissance du mouvement national au Sud font leur apparition au Nord, des manifestations de rue et des attentats expriment un désaveu que l'on sent présent au sein de catégories de plus en plus larges de la population : étudiants, militaires et surtout tribus.

En avril 1961, l'imam Ahmad est à nouveau victime d'une tentative d'assassinat à Hudayda. Les motivations de l'auteur de l'attentat ne relèvent certes pas de la « grande » politique⁷¹ mais Ahmad, (qui a reçu plusieurs balles) est désormais grabataire. Il doit (en octobre 1961) confier l'essentiel de ses prérogatives à son fils Badr. Lors d'un précédent séjour thérapeutique de son père en Italie, Badr s'était déjà familiarisé avec le pouvoir. Sa volonté de réformes et d'ouverture (notamment en direction de l'Égypte) lui avait valu dans un premier temps un certain nombre de sympathies. Son incapacité à tenir ses coûteuses promesses, et notamment celles faites aux militaires d'augmenter leurs soldes, l'avait ensuite conduit dans une dangereuse impasse : pour calmer les militaires, il avait, aux tribus cette fois, versé de substantiels subsides. Son père, abrégant son voyage, avait entrepris sans trop de ménagement, de les récupérer, envenimant ses relations avec les plus puissantes confédérations. Lorsque, le 19 septembre 1962, Badr succède à son père, mort des suites de l'attentat d'avril 1961, plusieurs membres de la première génération des Libres ne cachent pas une certaine satisfaction. Semblant leur donner raison, Badr s'empresse, par une série de mesures libérales, de se démarquer de la ligne politique de son prédécesseur. Il décrète une amnistie politique générale, une large remise des dettes publiques, une substantielle augmentation des salaires des militaires et des subsides aux tribus ainsi, et surtout, qu'une abolition solennelle du régime des otages⁷². Pourtant, moins d'une semaine plus tard, 'Abdallah al-Sallâl⁷³, son propre chef des gardes, nouvellement appointé, ouvre le feu sur le palais du jeune souverain

⁷⁰ L'événement est connu sous le nom de « Complot de Sukhna ». La rencontre réunit des membres des deux confédérations mais également des militaires et plusieurs membres parmi les plus « traditionalistes » du mouvement des Libres.

⁷¹ L'auteur, un militaire, a voulu se venger de n'avoir pas pu se rendre en Europe pour y recevoir les soins médicaux dont il estimait avoir besoin.

⁷² Alexandrov, *et alii*, 1991.

⁷³ Très significativement, 'Abdallah al-Sallâl a fait partie de la première mission militaire formée à Bagdad en 1935.

qu'il laisse (pense-t-il) pour mort, et fonde la première république de la péninsule Arabique.

CONCLUSION: LA REPUBLIQUE « INACHEVEE »

Avec la chute de la dynastie Hamîd al-Dîn, plus de mille années d'imamat zaydite prennent fin. Est-ce la défaite d'un système ou de ses représentants? Est-ce déjà une victoire de la culture républicaine ? Les réponses ne sauraient être monolithiques. Badr, financé par les Saoudiens et les Britanniques, va tenir tête pendant près de huit années aux troupes républicaines elles-mêmes directement appuyées par l'armée égyptienne. La monarchie capable d'une résistance pas seulement armée, montre alors qu'elle est loin d'être dépourvue de ressources⁷⁴. Badr n'a pas hérité des contentieux de son père avec les tribus. Sa capacité à les mobiliser est donc encore largement fonctionnelle. Plus significativement, ses appuis ne sont pas seulement « traditionnels ». « Tous comptes faits, j'aurais préféré Badr aux militaires » se serait écrié Ahmad Nu'mân devant les raccourcis que prenaient à ses yeux les militaires avec les idéaux des Libres. Singulière revanche. Signe aussi du paradoxe de la victoire de la République qui n'est ni aussi « politique » ni aussi populaire que l'histoire officielle voudra logiquement l'affirmer. Les clefs de lecture d'une période fondatrice de l'histoire du Yémen contemporain se trouvent donc sans doute pour une bonne part dans cette relativisation de la défaite monarchique. L'aspect à certains égards fortuit de la victoire républicaine éclaire les lenteurs à venir de la modernisation politique. Le long processus par lequel cette modernité va être intériorisée par une proportion significative de la population est, en 1962, fort loin d'être achevé⁷⁵. Une fois satisfait son souci de vengeance contre les violences de l'imam Ahmad, le monde tribal est encore bien peu acquis à la terminologie républicaine, surtout lorsque celle-ci est défendue par des étrangers, portant de surcroît le...pantalon. Une large proportion de la société, va donc hésiter ainsi encore longtemps entre les deux camps. En 1967, près de cinq années après la révolution, au cœur d'une guerre civile où les tractations et les renversements d'alliances sont à l'évidence plus clientélistes qu'idéologiques, le siège quasi victorieux, par les royalistes, de la capitale du pouvoir républicain (Sanaa, alors que Taz avait été le dernier siège du pouvoir royal) montre l'étendue des ressources conservées par les adversaires de la République⁷⁶.

⁷⁴ Cf. notamment Wenner, *op. cit.*, p. 193-228.

⁷⁵ Cf. Mermier, Leveau et Steinbach, 1999, *Le Yémen contemporain* ; Carapico, 1998, *Civil society in Yemen : The political economy of activism in modern Arabia*.

⁷⁶ Cf. 1989, *Hisâr San'a'a. Shahâdât li'l-ta'rikh*.

Les derniers coups portés à la dynastie Hamîd al-Dîn lui sont assénés par les armes religieuses qu'elle a longtemps privilégiées. Au printemps 1964, Zubayrî, voyant s'effriter l'assise de la république d'Abdallah al-Sallâl, trop ostensiblement soutenue par Le Caire, démissionne de son poste ministériel. Pour que l'échec des Libres et de leurs alliés militaires, même appuyés par la puissante armée égyptienne, ne se reproduise pas une troisième fois, accompagné de quelques proches (dont le futur dirigeant du parti *al-Islâh*, 'Abd al-Majîd al-Zandanî⁷⁷), il décide de partir à la reconquête des grandes tribus de la périphérie de Sanaa. Afin d'éviter les erreurs de communication du passé, il décide que le réceptacle idéologique de la réconciliation entre tribus et « modernisateurs » républicains, entre société rurale et élite urbaine, s'appellera ni plus ni moins cette fois que le ... « Parti de Dieu »⁷⁸. Son entreprise réussit largement. C'est peut-être pour cette raison qu'il est assassiné, quelques mois plus tard. La victoire des Républicains sera tout de même au rendez-vous. Avec la décennie 1970, les ambitions de la dynastie Hamîd al-Dîn prennent définitivement fin. Le long processus de modernisation politique du pays qu'elle a gouverné pendant trois quarts de siècle est pourtant encore loin d'être achevé. Cette irruption d'une république dans le tissu monarchique de la péninsule Arabique ne laisse pas indifférents les souverains voisins. Perdants, par royalistes interposés, de cette longue confrontation internationale, les Saoudiens doivent accepter de surcroît de voir naître, chez le plus pauvre mais également le plus peuplé de leurs voisins, un régime dont les seuls énoncés constituent une menace idéologique. Dès la fin des années 1960, malgré les bons offices apportés par Riyad pour mettre un terme à la guerre civile, une suspicion durable s'installe entre les deux voisins. Elle se traduit par une longue série d'incidents frontaliers⁷⁹. La tension atteint son paroxysme en 1990 avec la seconde guerre du Golfe. L'attitude de Sanaa ayant été considérée comme trop proche de celle de Bagdad, près d'un million de migrants yéménites sont expulsés d'Arabie, portant un coup redoutable à l'équilibre économique fragile d'un pays qui vient tout juste de parfaire sa réunification. En 1994, la guerre civile Nord-Sud donne à Riyad une nouvelle occasion de montrer l'étendue de sa réticence à l'égard d'un Yémen républicain unifié : les « socialistes » du Sud, dont les références politiques sont pourtant, en théorie, très éloignées de celles des princes saoudiens, vont

⁷⁷ Actuel président de l'Université Al-Imân dont l'activité a été suspendue au lendemain des attentats du 11.09.2001

⁷⁸ Tayyib, 2000. C'est le 16 février 1965 qu'il annonce la création du « *Hizb Allah* ».

⁷⁹ Cf. Detalle (éd.), 1999.

être ainsi encouragés dans leurs fugitives vellétés sécessionnistes. Mais la rapide victoire du Nord place une nouvelle fois l'Arabie dans le camp des perdants. Les accrochages frontaliers se poursuivrent ensuite jusqu'en juin 2000. A la surprise d'une immense majorité des observateurs, le Yémen d'Alî 'Abdallah Salîh signe à Djedda avec l'Arabie de Fahd Ibn Abdelaziz Ibn Sa'ûd un spectaculaire accord bilatéral, incluant la délimitation des frontières, qui semble mettre fin à un siècle de suspicion.

Avec le tournant du 21^{ème} siècle, les retombées régionales de la chute de la dynastie Hamîd al-Dîn semblent ainsi être enfin dépassées.

REPERES BIBLIOGRAPHIQUES

‘Abd al-Walî, Muhammad, 1989, *Sanaa, ville ouverte*, Paris-Beyrouth, Edifra, traduction Luc Baldit.

Abû Ghânim, Fadl ‘Alî Ahmad, 1990, *Al-qabila wa’l-dawla fi’l-Yaman*, (La tribu et l’Etat au Yémen) Le Caire, Dâr al-manâr, deux volumes.

Al-Ahnaf, Mohammad, 2000 « Al-Fudhayl al-Wartilânî, un Algérien au Yémen: le rôle des Frères Musulmans dans la Révolution de 1948 », Chroniques Yéménites (6-7), 1998-1999, Sanaa, CFEY, p.49-59.

Alexandrov *et alii*, 1991, *Ta’rîkh al-Yaman al-mu’âsir. 1918-1982*. (Histoire du Yémen contemporain) (Collectif d’auteurs soviétiques), traduction en arabe Muhammad ‘Alî al-Bahr, Le Caire, Maktaba Madbûlî.

Al Yahyâ, Sayf al-Dîn Sa’îd, 1986, *Ta’rîkh al-ba’tha al-‘askariyya al-‘irâqiyya ilâ ‘l-Yaman li’l-fatra min 1940 ilâ 1943*, (Histoire de la mission militaire irakienne au Yémen de 1940 à 1943) [Salsala al-thaqâfa al-‘askariyya, n°98 et 98a], Sanaa, Dâ’ira tadrîb mudiriyya al-tatwîr al-qitalî.

Arendonk, Carl van, 1960, *Les débuts de l’imamat zaidite au Yémen*, Leyde, Brill.

1978, *Asrâr wa wathâ’iq al-thawra al-yamaniyya*. (Secrets et documents de la révolution yéménite), (Collectif), Beyrouth, Dâr al-‘awda - Sanaa, Dâr al-kalîma.

Al-‘Azm, Nazih Mu’ayyid, 1985, *Ribla fi bilâd al-‘arabiyya al-sa’ûda*, (Voyage en Arabie heureuse) Londres, Fadi Press, deuxième édition.

Baldry, John, 1984, « One hundred years of Yemeni history : 1849-1948 », in Chelhod, Joseph, *L’Arabie du Sud*, volume 2, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 69-111.

Al-Baradûnî, ‘Abdallah, 1978, *Ribla fi’l-shi’r al-yamanî qadîm wa hadîth*, (Voyage dans la poésie yéménite, ancienne et moderne) Beyrouth, Dâr al-‘awda.

Al-Barâwî, Râshid, 1948, *Al-Yaman wa’l-inqilâb al-akbîr*, (Le Yémen et le dernier coup d’Etat) Le Caire, Maktaba al-nahda al-masriyya.

Bonnenfant, Paul (dir.), 1982, *La péninsule Arabique d'aujourd'hui*, Paris, Editions du CNRS, deux volumes.

Botiveau, Bernard, 1997, « Yémen : politiques législatives et mutations de la culture juridique », *Chroniques Yéménites 96-97*, (4-5), Sanaa, CFEY, p.103-114.

Burgat, François et Camberlin, Marie, 2002, « Révolution, mode d'emploi : Muhammad Mahmûd al-Zubayrî et les erreurs des Libres », *Chroniques Yéménites 2001*, (9), Sanaa, CEFAS, p.107-116.

Carapico, Sheila, 1998, *Civil society in Yemen : The political economy of activism in modern Arabia*, Cambridge, Cambridge University Press.

Centre d'Etudes et de Recherches Yéménites, 1982, *Thawrat 1948 : al-mîlâd, al-masîra wa-l-mu'athirât*, (La révolution de 1948 : naissance, destin et effets) Sanaa, Centre d'Etudes et de Recherches Yéménites.

Chelhod, Joseph, 1984, *L'Arabie du Sud, histoire et civilisation*, Paris, Larose et Maisonneuve, 3 volumes.

Deffarge, Claude et Troeller, Gordian, 1969, *Yémen 62-69 : de la révolution "sauvage" à la trêve des guerriers*, Paris, Laffont.

Detalle, Renaud (éd.), 1999, *Tensions in Arabia : The Saudi-Yemeni Fault line*, Baden-Baden, Nomos.

Detalle, Renaud, 2001 « Frontières externes et délimitation interne du Yémen Essai cartographique et bibliographique », *Chroniques Yéménites 2000*, (8), Sanaa, CEFAS, p 111-121.

Douglas, J. Leigh, 1987, *The Free Yemen movement 1935-1962*, Beyrouth, American University of Beirut.

Dresch, Paul, 1993, *Tribes, government and history in Yemen*, Oxford, Clarendon Press.

Dupret, Baudouin, 2001, « Systèmes coutumiers, centralisme juridique de l'Etat et usages du droit », *Chroniques Yéménites 2000*,(8), Sanaa, CEFAS, p. 67-80.

Fayein, Claudie, 1955, *Une Française médecin au Yémen*, Paris, René Julliard.

Footman, David, 1986, *Antonin Besse of Aden*, Londres, Macmillan Press.

Haykel, Bernard, 1994, « Al-Shawkânî and the Jurisprudential Unity of Yemen », in *REMM 67, Yémen, passé et présent de l'unité*, p. 53-65.

Helfritz, Hans, 1961, *L'Arabie heureuse*, (traduit de l'allemand par S. et G. de Lalène) Paris, Albin Michel.

Jazîm, Muhammad 'Abd al-Rahîm, 1984, « Adwâ' alâ muqâwama al-Zarâniq li-nufûdh al-imâm Yahyâ fî'l-Tihâma », (Lumières sur l'opposition des Zarâniq à l'autorité de l'imam Yahyâ dans la Tihâma) *Al-Yaman al-jadîd*, juin-juillet, p.31-76.

Jazîm, Muhammad 'Abd al-Rahîm, 1985, « Tamarrud Hajja wa bidâya intifâda Hâshid » (La révolte de Hajja et le début du soulèvement des Hâshid) *Al-Yaman al-jadîd*, (6) septembre, p.202-216.

Kuczynski, Liliane, 1985, "Les juifs du Yémen : approche ethnologique" in Chelhod, Joseph, *L'Arabie du Sud*, volume 3, p. 277-302.

Laoust, Henri, 1983, *Les schismes dans l'Islam*, Paris, Payot.

Manqûsh, Thurayya, 1979, *Qadâyâ ta'rikhiyya wa fikriyya fi'l-Yaman*, (Les questions historiques et idéologiques au Yémen) Beyrouth, Dâr al-'awda.

Al-Maqâlih, 'Abd al-Azîz, 1988, *Min al-'ânîn ilâ'l-thawra. Qirâ'a fî wathâ'iq bidâyât al-haraka al-wataniyya fi'l-yaman*, (Des plaintes à la révolution. Lecture des documents des débuts du mouvement national au Yémen) Beyrouth, Dâr al-'awda.

Markaz al-dirâsât wa'l-buhûth al-yamanî (éd.), 1989, *Hisâr San'â'. Shabâdât li'l-ta'rikh*, (Le siège de Sanaa. Les témoignages de l'histoire) Damas, Dâr al-fikr, deux volumes.

Mermier, Franck, 1997, *Le cheikh de la nuit. Sanaa : organisation des souks et société citadine*, Paris, Sindbad.

Mermier, Franck, Leveau, Rémy et Steinbach, Udo (éds.), 1999, *Le Yémen contemporain*, Paris, Karthala.

Al-Muqbilî, Husayn Muhammad, 1986, *Mudbakirât al-Muqbilî*, (Mémoires d'al-Muqbilî), Damas, Dâr al-fikr.

Al-Muqhafî, Ibrâhîm Ahmad, 2002, *Mu'jam al-buldân wa'l-qabâ'il al-yamaniyya*, (Dictionnaire des terroirs et des tribus yéménites) Sanaa, Dâr al-kalîma, 2 tomes.

Mutahar, Abd al-Karîm b. Ahmad, 1947, *Sîrat al-imâm Yahyâ b. Muhammad Hamîd al-Dîn*, (Biographie de l'imâm Yahyâ b. Muhammad Hamîd al-Dîn) Muhammad Aïssa Salahia (éd), Yarmouk, Université de Yarmouk, 2 tomes.

Obermeyer, Gérard, 1982, « La formation de l'Imâmât et de l'Etat au Yémen : Islam et culture politique. » in Bonnenfant, Paul, *La péninsule Arabique aujourd'hui*, Paris, Editions du CNRS, tome 2, p.31-46.

Al-Rayhânî, Amîn, s.d., *Mulûk al-'Arab*, (Les rois des Arabes), Beyrouth : Dâr al-jayl, 1960, 8^e éd. (4^e édition en 1960), 2 tomes.

Renaud, Etienne, 1984, « Histoire de la pensée religieuse au Yémen » in Chelhod, Joseph, *L'Arabie du Sud, histoire et civilisation*, tome 2, Paris, Larose et Maisonneuve, p. 57-68.

Rouaud, Alain, 1984, « Al-Mutawakkil 'Alâ Allah Yahyâ, fondateur du Yémen moderne », in *L'Afrique et l'Asie modernes*, n°141, p.56-73.

Salem, Saïd Mustafâ, et Abû Rijal, Alî Ahmad, 1988, *Majallat al-Hikma al-yamaniyya wa haraka al-islâh fi'l-Yaman*, (La revue *al-Hikma al-yamaniyya* et le mouvement réformiste au Yémen) Sanaa, Centre d'Etudes et de Recherches Yéménite.

Al-Sallâl, 'Abdallah et alii, 1985, *Thawra al-Yaman al-dustûriyya*, (La Révolution constitutionnelle du Yémen) Sanaa, Centre d'Etudes et de Recherches yéménites.

Serjeant, Robert B., 1979, "The Yemeni Poet Al-Zubayrî and his Polemic against the Zaidî Imâm", *Arabian Studies* V, p. 87-130.

Serjeant, Robert B., et Lewcock, Ronald (eds.), 1983, *Sanâ'a. An Arabian Islamic City*, London, The World of Islam Festival Trust.

Shahra, Hamîd Ahmad, 1998, *Masra' al-ibtisâma : suqût mashrû' al-dawla al-islâmiyya fi'l-Yaman (1938-1948)*, (L'assassinat d'un sourire : la chute du projet d'Etat islamique au Yémen) Sanaa, Al-markaz al-yamanî li'l-dirâsât al-istrâtîjiyya.

al-Shâmî, Muhammad Ahmad, 1985, *Riyâh al-taghyîr fi-l-Yaman*. (Les vents du changement au Yémen) 2ème édition, Beyrouth.

Al-Shammâhi, 'Abdallah 'Alî, 1972, *Al-Yaman : al-insân wa-l-hadâra*, (Le Yémen : hommes et civilisation), Le Caire.

Al-Shâwî, Tawfiq, 1998, *Nisf qarn min al-'amal al-islâmi*. (Un demi-siècle de militantisme islamique), Le Caire, Dar al-shurûq.

Stookey, Robert, 1977, *Yemen : the politics of the Yemen Arab Republic*, Boulder (Colorado), Westpoint Press.

Strothmann, R., 1973, « Al-Zaidiya », *Encyclopedia of Islam*, p.1196-1198.

Sunaydâr, al-'Azî Salîh, 1998, *Al-tariq ilâ'l-burriyya*, (Le chemin vers la liberté) Sanaa, Dâr al-ma'arifa.

Tayyib, Abdelmalik, 2000, « Muhammad Mahmûd Zubayrî et la fondation du Parti de Dieu », traduction. et commentaires de F. Burgat, *Chroniques Yémenites 1998-99*, (6-7), Sanaa, CFEY, p.63-65.

Tha'âlabî, 'Abd al-'Azîz, 1997, *Al-rihla al-yamaniyya : 12 aghustus-17 uktûbir 1924*, (Le voyage yéménite : 12 août-14 octobre 1924) Beyrouth, Dâr al-gharb al-islâmî.

1985, *Thalâth wathâ'iq 'arabiyya 'an thawra 1948*, (Trois documents arabes sur la révolution de 1948) Beyrouth, Dâr al-'awda. ; Al-Shaka'a, Mustafâ, *Mughâmarât misrî fi majâbil al-Yaman* (Les aventures d'un égyptien dans les terres inexplorées du Yémen) ; Al-Barâwî, Râshid, *Al-inqilâb al-akbîr fi'l-Yaman* (Le dernier coup d'Etat au Yémen) ; Al-Wartilânî, al-Fudayl, *Taqrîr 'an al-Yaman* (Rapport sur le Yémen).

Wenner, M.W., 1966, *Modern Yemen : 1918-1966*. Baltimore, John Hopkins.

Zakaria, Ahmad Wasfi, 1986, *Riblatî ilâ 'l-Yaman*, (Mon voyage au Yémen) Damas, Dâr al-fikr.

Al-Zine, ‘Abdallah Yahia, 1978, Le Yémen et ses moyens d’information : étude historique, politique, juridique, sociale et critique, 1872-1974, Alger, SNED.

Al-Zubayrî, Muhammad Mahmûd, 1983, *Al-muntalaqât al-naẓariyya fî fikr al-thawra al-yamaniyya*. (Les bases idéologiques de la pensée de la révolution yéménite) Beyrouth, Dâr al-‘awda.

Naissance de la dynastie Hamîd al-Dîn (1900-1948).

1890 : Avènement de l’imam al-Mansûr Muhammad b. Yahyâ Hamîd al-Dîn.

1904 : (Juin) L’imam Yahyâ b. Muhammad Hamîd al-Dîn (1904-1948) succède à son père al-Mansûr.

1911 : (25 octobre) Le traité de Da‘an entre le Yémen et Istanbul accorde à l’imam Yahyâ la souveraineté temporelle et spirituelle sur la communauté zaydite du Yémen.

1912 : Dans la plaine cotière, Muhammad al-Idrîssî conduit la révolte contre les Ottomans.

1914 : (9 mars) Convention anglo-turque⁸⁰ de délimitation des frontières.

1914-1918 : Neutralité du Yémen dans le conflit mondial, malgré la tentative britannique de le rallier à la cause des Alliés. Contrôle britannique sur les côtes de la mer Rouge.

1915 : (5 juillet) Les Ottomans et leurs alliés yéménites prennent Lahj et avancent en direction d’Aden.

1916 : Les Ottomans renforcent leurs effectifs à Lahj. Mais la révolte du Hedjaz et l’isolement du Yémen par rapport au reste de l’empire mettent à mal leurs prétentions sur le Sud.

1917 : L’imam Yahyâ forme son premier gouvernement.

1918 : (Novembre) Après la défaite allemande, l’imam Yahyâ entre dans Sanaa et étend son autorité sur l’intégralité des hautes terres. Les Idrissides, aidés par les Britanniques, prennent pour leur part le contrôle de la Tihâma jusqu’à Hodayda.

1919 : Départ des Ottomans. Une partie de troupes sert de base à l’administration de l’Imam.

Yahyâ dénonce la convention de 1914 et tente de conquérir les protectorats britanniques de l’Arabie du Sud.

Première rébellion de la tribu Hashîd dans la région de Hajja.

1920 : Le cheikh des Hashîd se rallie à l’émirat idrisside de Hodayda. Les forces saoudiennes occupent le nord du ‘Asîr.

1922 : (Février) Les Anglais repoussent les incursions de l’Imam dans les protectorats.

1922-1923 : Plusieurs tribus zaydites du Nord sont réprimées pour avoir refusé de s’enrôler dans la nouvelle armée de l’Imam.

⁸⁰ La seconde occupation ottomane s’étend de 1872-1918 et la colonisation britannique de 1839-1967.

1924 : Révolte des tribus du Jawf et d'al-Baydá' réprimée par 'Abdallah al-Wazîr.

Les forces de l'Imam occupent le 'Asîr.

1925 : (septembre) Accord d'amitié et de commerce avec l'Italie.

1925-1926 : L'Imam annexe les territoires idrissides et contrôle ainsi toute la Tihâma.

1926 : L'imam Yahyâ nomme son fils Prince héritier, il introduit alors le " principe dynastique " et génère l'hostilité d'une partie de la classe des *sayyid*.

(12 mai) Première édition *d'al-Imân* (" La Foi "), organe officiel du gouvernement mutawakkilite.

Le cheikh Mutlaq (des Hamdan) en révolte, fait feu sur la façade de Dâr al-Saada où réside l'Imam.

1926-1927 : Dans la Tihâma, la révolte de la tribu shaféite des Zarânîq est matée par Sayf al-Islam Ahmad, fils de l'imam Yahyâ Hamîd al-Dîn.

1926-1934 : Conflit territorial avec l'Arabie saoudite au sujet du 'Asîr et de l'oasis de Najrân.

1928 : (Février) Bombardements britanniques suite aux incursions des troupes de l'Imam.

(Novembre-décembre) Seconde révolte des Zarânîq.

(Décembre) : Traité d'amitié et de commerce avec l'URSS.

1929-1930 : Rébellion des tribus des régions du Jawf et du Mashrîq (Est). 'Abdallah al-Wazîr réussit une nouvelle fois à rétablir le contrôle de l'Imam.

1931 : L'imam Yahyâ contrôle les régions du Khawlân, de Sirwâh et Ma'rib demeurées jusqu'alors autonomes. Traité d'amitié avec l'Irak, premier pays arabe à reconnaître l'Imam.

1933 : Pacification des régions du Nord-Est (Sufyân, jabal Barat et jabal al-Aswad).

(Mars) Traité d'amitié avec la Hollande.

1934 : (11 février) Traité d'amitié (Sanaa) entre l'Imam et le gouverneur d'Aden. Les Yéménites renoncent pour quarante ans à toute revendication sur les protectorats du sud. Rétablissement du commerce avec Aden, interdit depuis 1932.

(Avril) Affrontements yéméno-saoudiens à propos de Najrân et du 'Asîr. Les forces saoudiennes prennent Hudayda et Najrân.

(20 mai) Traité de Tâ'if. Le Yémen renonce à revendiquer le 'Asîr et Najrân. Les Saoudiens évacuent Hudayda et la côte anciennement idrisside.

1935 : Première mission yéménite de formation militaire en Irak.

Création à Sanaa des deux premières organisations réformistes, *Hay'at al-nidâl* et *Fatât al-Fulayhî*.
Création à Dhubhan par Ahmad Nu'mân de la (*Madrassa al-abliyya*) l'une des premières écoles séculières modernes au Yémen, ainsi que d'un " cercle de la réforme " (*Nâdî al-Islâh*).

Traité de paix et d'amitié avec l'Ethiopie.

(Novembre) Accord frontalier entre Riyad et Sanaa.

1936 : Arrestation d'Ahmad al-Mutâ' (leader de *Hay'at al-nidâl*) puis d'Ahmad Nu'mân. Libéré, Nu'mân s'exile au Caire.

(Avril) : Traité d'amitié avec la France.

(Décembre) : Traité de paix et d'amitié avec la Belgique.

1938 : Nu'mân adresse au Prince héritier un pamphlet (*al-Anna al-Ulâ*, « La première plainte »).

(Août) La famille al-Wazîr est définitivement écartée du pouvoir.

(Décembre) Lancement de la revue « *al-Hikma al-yamaniyya* ».

1939 : Ouverture de la première école pour filles.

1940 : (Mars) Arrivée au Caire de Muhammad Mahmûd al-Zubayrî, accompagnant 'Abdallah al-Wazîr. (Septembre) Al-Zubayrî et Nu'mân créent *al-Katîba al-Ulâ*, une association réformiste regroupant des Yéménites du Caire. Elle sera en contact avec les Frères musulmans par l'intermédiaire d'al-Fudayl al-Wartilânî.

1941 : (Février) Nu'mân quitte le Caire pour Aden.

(Juillet) Retour d'al-Zubayrî à Sanaa pour présenter son *barnâmiġ* (programme de réformes préparé avec les mouvements réformistes du Caire et de Sanaa) à l'Imam, qui l'emprisonne.

L'Imam interrompt la parution d'*al-Hikma al-yamaniyya*, prétextant la pénurie mondiale de papier. Cela le contraint à faire de même avec *al-Imân*.

(Décembre-janvier) Vague d'arrestations de " Libres ".

1943 : Grande famine. L'Imam refuse d'ouvrir ses réserves pour assister les nécessiteux.

1944 : Le gouvernement réorganise les divisions administratives du pays pour faciliter son contrôle sur les différents districts et affaiblir la cohésion des tribus.

(Mars) Détérioration des relations entre le prince Ahmad et les Libres, qui lui étaient attachés.

(Juin) Nu'mân et al-Zubayrî quittent la cour de Taz pour Aden, dès lors pôle d'idées réformistes et modernistes avec notamment la création du Parti des Yéménites Libres. S'ensuit une vague d'arrestations dans les principales villes du Yémen. Interdiction de *Fatât al-Jazîra* et contrôle étroit de la correspondance.

(Juillet) Les Britanniques autorisent l'opposition libérale exilée à rester à Aden, à condition de ne pas déployer d'activité politique trop intense.

(Septembre) L'Imam fait arrêter l'un de ses fils, Isma'îl.

1945 : L'accession à l'indépendance de nombreux pays arabes, conjuguée à la politique despotique de l'Imam, accroît le mécontentement et les revendications de réformes.

Etablissement de la Ligue arabe dont le Yémen est un membre fondateur.

Des querelles internes provoquent le retour au Yémen de plusieurs Libres zaydites.

1946 : (Janvier) Création à Aden de la Grande Association Yéménite (GAY).

(11 avril-27 mai) Visite à Aden du prince Ahmad pour contrer la création de la GAY. Il annonce alors sa volonté d'ouverture.

(4 mai) Reconnaissance diplomatique de l'imamat yéménite par les Etats-Unis.

(31 octobre) Premier numéro de *Sawt al-Yaman*, organe de la GAY.

(20 novembre) Sayf al-Islâm Ibrâhîm fuit Sanaa et rejoint les Libres à Aden.

1947 : (Juillet) Nouvelle mission d'éducation au Liban et en Egypte.

(13 août) Rencontre entre Wartilânî et les Libres du Caire.

(30 septembre) Adhésion du Yémen aux Nations Unies.

(1er novembre) Inauguration à Sanaa de la radio yéménite.

(Novembre) Hasan al-Bannâ, fondateur des Frères musulmans, est nommé représentant de la GAY auprès de la Ligue arabe et d'autres organisations basées au Caire.

1948 : (17 février) Assassinat de l'imam Yahyâ. Révolution constitutionnelle qui installe 'Abdallah al-Wazîr au pouvoir.

(13 mars) Ahmad, aidé de tribus zaydites, entre dans Sanaa et prend le pouvoir. Sac de la ville par les tribus en représailles au soutien apporté par la population au coup d'Etat. La capitale est déplacée à Ta'izz.

(8 avril) Exécution de 'Abdallah al-Wazîr.

(15 décembre) Publication à Aden d'*al-Fudûl*, nouvel organe de presse du mouvement des Libres.

Aux sources de la révolution républicaine au Yémen 1

1. UN POUVOIR NATIONALISTE, RELIGIEUX ET « ISOLE » 4

1.1. Les dichotomies du « Tibet de la mer rouge » 4

1.2. Naissance et méthodes de fonctionnement d'une monarchie absolue. 4

1.2.1. L'héritage zaydite : entre légitimité religieuse et méritocratie. 5

1.2.2. Diviser pour régner : l'exploitation des hiérarchies sociales 5

1.2.3. Autocratie, centralisation et principe dynastique ou « l'héritage détourné ». 7

1.2.4. Les méfaits du conservatisme et de l'isolationnisme 8

2. LA GESTATION DES CONTESTATIONS 8

2.1. Une série de révoltes « traditionnelles »... 9

2.2 ...fragilisent la capacité de réaction du trône à une série d'oppositions externes... 10

2.3 ...et accélèrent la « modernisation » des contestations. 11

3. PORTEE ET LIMITES DU MOUVEMENT REFORMISTE (1930-1948) 11

3.1. L'émergence des « Libres yéménites » et la montée du mouvement national moderne : le coût de la diversité. 11

3.2 Visiteurs, émigrés et voisins adenis : médiateurs et vecteurs de la modernisation 14

3.2.1. Visiteurs et missions étrangères 14

3.2.2. Aden, les migrants et les émissaires 16

3.2.3. Médias 17

3.3. La longue marche de l'opposition 19

3.3.1. La monarchie entre répression et manipulation 19

3.3.2. Les opposants entre élitisme hachémite et excès de modernisme 20

4. 1948-1962 : DES OUVERTURES AVORTEES AUX ECHEANCES MANQUEES 20

CONCLUSION: LA REPUBLIQUE « INACHEVEE » 24

REPERES BIBLIOGRAPHIQUES 27

Naissance de la dynastie Hamîd al-Dîn (1900-1948). 32

